

Belharra

Chez le même éditeur

avec Michel Corréard :

Iris et l'arc-en-ciel, Lettres d'amour et de voyage d'un jardinier, 2007

Lionel Fauré-Corréard

# Belharra

**atlantica**

*Pour Alice, mon amour:*

*« Oh une luciole qui vole  
Je voulais crier “regarde !”  
Mais j’étais seul. »*

TAÏGI

Quand j’ai décidé de revenir au Pays Basque, Hugo m’a proposé d’habiter avec Jordi et lui. Pour moi, c’était une véritable aubaine : en côtoyant ces deux pirates, mes frères, j’avais l’assurance d’une vie débridée, intrépide, pleine d’éclats de rire, de filles faciles et de couchers de soleil. Une vie intense et sensuelle.

Après quatre années passées à Tokyo, j’avais besoin d’adrénaline dans les veines et de liberté.

J’étais loin d’imaginer tout ce qui m’attendait !

Je venais de fêter mes vingt-cinq ans. Mon premier roman marchait bien, Tokyo m’avait rempli les poches. Tout allait à merveille !

J’avais 15 ans quand ma famille est venue s’installer à Biarritz, après cinq années magnifiques en Californie. J’ai rencontré Hugo au lycée. Il était dans ma classe, à deux tables de moi. Au début, je l’ai trouvé superficiel. Nous avons même failli nous battre. Pour une histoire de fille.

Mais notre rivalité, rapidement, s’est transformée en amitié. Dans l’eau ! Là, dans le tumulte des vagues, nous avons constaté que nous étions faits du même bois.

Je ne sais pas où naissent les décisions. Peut-être viennent-elles du large, comme les vagues. Les miennes arrivent sans doute de Tortuga, l'île des pirates, vu que je me retrouve de façon régulière hors des sentiers battus, entouré de complices borderline.

Pourquoi suis-je rentré ? À dire vrai, je n'en sais rien. La vie, c'est comme ça ! Un matin, tu te lèves et tu sens que c'est l'heure de partir. Pourquoi ce matin et pas hier ? Pourquoi pas demain ? Pour moi, ça reste un mystère, un mystère à vivre.

L'idée du retour s'est insinuée dans mon esprit un jeudi soir de mai dans un restaurant chic au 49<sup>e</sup> étage de la tour Nomura. Un alcool chaud et doux m'enivrait. À travers les grandes vitres, je pouvais voir tout le réseau de trains partant vers le nord-ouest : la gare de la ligne Seibu Shinjuku, les gares d'Okubo, Shin Okubo, Takadanobaba...

Naoko me tenait la main sous la table. Nous écoutions Daisuke raconter son tour du monde.

Autour, Shinjuku collait à l'image du Tokyo de mes rêves : des gratte-ciels hypermodernes au-dessus de ruelles frénétiques. Concentrés sous terre et sur plusieurs étages, des grands magasins, des cafés, des restaurants, des bureaux engloutissaient des millions d'humains. À toute heure. Un truc de fou !

Dehors, le ciel était contrasté. La saison des pluies s'achevait. Les trottoirs de la mégapole fourmillaient de passants anonymes qui longeaient les grands axes routiers embouteillés.

Attablé au-dessus du vide, je contemplais les buildings immenses, les trains qui serpentaient au loin, les écrans géants, les publicités et cette foule d'hommes et de femmes déambulant sous leurs parapluies, raides et contenus comme des petits soldats.

Écrasée par ces immeubles impitoyables, mon existence m'a semblé totalement contre-nature.

Les gens courent en permanence dans les rues de Tokyo, le matin, à midi, le soir, en talons, en costume, en minijupe. À Tokyo, on se hâte de l'aube au crépuscule, au pas de course, comme des oies sans tête sous amphétamines.

Moi aussi, je courais comme les autres, je courais de l'appartement à la gare, sur le quai, de l'arrière à l'avant du train, de la gare au boulot et du boulot à la gare.

À un moment Daisuke m'a tendu une série de photos.

– Les Pyrénées !

Il avait prononcé ces mots avec dans la voix tout l'enthousiasme du monde. Son corps tremblait d'excitation.

– Les Pyrénées !

Cet instant m'a délivré d'un sortilège.

**H**ugo n'avait pas changé. Son bronzage et sa musculature impeccable attestaient qu'il ne passait pas son temps dans les bibliothèques ou le cul sur une chaise dans un bureau. Ses yeux rieurs et la mélodie de sa voix douce, comme avant, pouvaient laisser croire qu'il était toujours à moitié stone.

– Elle te manque Naoko ? Il a demandé.

Pas vraiment. Un peu sans doute.

– Et toi, pas de femme dans ta vie ?

– Si plein ! Des ribambelles !

Il avait toujours été le joli cœur du groupe. Ses conquêtes féminines étaient plus nombreuses que les jours de pluie au Pays Basque. On ne comptait plus, dans son sillage, ni les belles explorées ni les candidates à le devenir. Pour lui, les femmes, c'était comme les vagues : des phénomènes naturels à exploiter.

Au lycée, il était différent. Il avait donné son cœur à Nina... Mais elle était partie avec ! Depuis, je crois qu'il avait quelque chose à prouver.

– L'année dernière, je suis allé en Californie avec Jordi. Un soir, on roulait après une session à Pleasure Point. Jordi conduisait, moi, je somnolais en écoutant la musique. Le long de la voie rapide, les lumières filaient dans la nuit. Tu imagines ?

Je pouvais facilement visualiser Santa Cruz : les falaises basses, l'eau verte, les maisons en bois colorées, les bougainvilliers en fleur... J'y avais vécu des moments inoubliables à la sortie de l'enfance.



Hugo poursuivit :

– Ces lumières le long de la route, pour moi, c'étaient des mondes... Derrière chaque point, il y avait un foyer, l'univers d'une famille. Tu vois ce que je veux dire ?

– Oui, ça me le fait souvent ! Quand je traverse des lieux inconnus. Tu te dis que pour les personnes qui habitent là, c'est toute leur vie. Et toi, tu passes...

– J'imaginai les histoires de ces gens. Je les voyais attachés les uns avec les autres. Jordi m'a demandé si j'avais envie de m'arrêter, de me poser avec une fille. Franchement, je n'ai pas eu besoin de réfléchir longtemps : j'étais mieux dans la voiture ! On était en train de courir la planète à la recherche de vagues, à la découverte du monde... Des femmes, il y en a partout !

– Des maisons aussi ! J'ai souri.

– C'est quand même mieux d'être sans attaches ! Vivre dans le monde des gens, pour quoi faire ? C'est un monde de faux-semblants. On dirait que le but c'est d'exister dans le regard des autres. Ça t'intéresse toi, Paul ?

J'ai voulu répondre que mon premier roman parlait justement de l'abîme qui se creuse, jour après jour, entre la personnalité sociale et cette partie de soi qui, à l'intérieur, lutte pour se libérer. Mais, à quoi bon ? Il ne l'avait pas lu.

Toutes les sessions de surf sont uniques. Chacune raconte une histoire.

Parfois, tu prends toutes les vagues tandis que le soleil épouse à l'horizon les nuages incandescents. Tu te faufiles au milieu d'arcs-en-ciel de perles exotiques et tu vois l'endroit d'où l'on voit. D'autres fois, au contraire, du plomb dans les muscles, tu rames comme un galérien sous un ciel de guerre mondiale... tu restes bloqué devant la barre, tu trimes, tu souffres, tu avales de l'eau par le nez, des forces impersonnelles, invincibles, s'amuse avec toi et, plus tu t'épuises pour avancer, plus tu recules – certains ont des vies comme ça ! La fois d'après, c'est juste moyen, les vagues sont là, mais pas toi ; ou c'est l'inverse : tu te sens prêt à tout et rien ne se passe, l'Océan se déguise en lac Léman, en désert des tartares, ou alors il y a trop de monde sur ton chemin, dix pour une vague, chacun pour soi et le chaos pour tous. Parfois tu rates tout, tu fais les mauvais choix... Parfois tu as la grâce. Parfois tu cours à ta perte et tu ne le sais pas.

Dans le ciel bleu au-dessus d'Avalanche, le vent marin déformait les nuages. Les reflets du soleil lançaient des myriades d'étincelles phosphorescentes sur les lignes parallèles de la houle.

– Ils sont mal placés ! Ils vont se faire croquer, ces clowns, lança Hugo, prophétique.

Sur le sable, les yeux caressant la surface, Jordi, Hugo et moi contemplions la chorégraphie des vagues en attendant le gros Xan – le quatrième larron. Derrière la barre d'écume, des surfeurs ramaient pour se positionner à l'affût des séries à venir.

Comme Hugo l'avait prévu, la houle se creusa et les surfeurs, coincés dans la zone d'impact, se firent retourner comme des crêpes.

Depuis mon retour, nous nous retrouvions à l'eau dès que les conditions le permettaient. Au début, j'étais un peu largué physiquement, mais j'ai vite repris le rythme. Si j'avais peu surfé au Japon, j'étais quand même en forme. J'avais pratiqué le kendo avec un maître, un homme tout droit sorti d'une histoire de samouraï. J'avais l'esprit aiguisé et un mental de Viêt-Cong.

Hugo, Jordi et Xan avaient franchi des paliers dans la pratique du surf. Ils avaient atteint en mon absence une maîtrise qui me fit regretter parfois d'être allé me perdre si longtemps loin des plages, de l'autre côté du monde.

Contrairement à moi, ils avaient choisi de rester au Pays Basque. Ils avaient mis de côté toute ambition profession-

nelle et vivaient pour surfer. Hugo était un des meilleurs sauveteurs de la côte. Jordi s'en sortait comme photographe de surf. Xan œuvrait comme bagagiste à l'Hôtel du Palais, le palace qui domine la grande plage.

Au lycée déjà, Jordi et Hugo étaient comme ça : des étrangers définitifs, mithridatisés contre la voix de mère culture. Les coefficients des marées les intéressaient plus que les dérivées, la décolonisation ou l'impératif catégorique. Je me souviens qu'Hugo provoquait le désespoir des profs : ils le savaient capable de réussir de grandes études. Ils rêvaient à sa place, les malheureux ! Ils se sont battus pour ce qu'ils estimaient être son bien. Au début au moins. Avant de comprendre que c'était sans espoir.

Le surf enseigne l'humilité. Les forces avec lesquelles nous jouons nous dépassent totalement. Un jour ou l'autre, l'Océan nous rappelle notre fragilité. Comme cet après-midi où, avec Hugo, nous avons combattu comme des damnés pour passer la barre.

Le vent soufflait du large sur une houle assez haute. Nous n'avions pas trouvé de passage. Un instant, je me suis cru proche du but mais une vague a mis son veto et m'a renvoyé vingt mètres en arrière. Je suis revenu sur la plage troquer ma planche contre des palmes. Je me suis remis à l'eau, plus haut, face à la roche percée. Hugo suivait.

Sans planche, j'étais plus libre, plus agile pour passer sous les vagues... À Hawaii, où nous passions les vacances d'hiver avec mes parents quand nous vivions en Californie, j'avais croisé Mark Cunningham, le maître en la matière. Je l'avais vu entrer et sortir deux fois d'un tube sur la même vague. Depuis, le bodysurf était ma religion.

Hugo était un nageur hors pair. Il me dépassa et trouva un passage grâce aux courants sous-marins qui tirent vers la roche percée.

Là, plage Miramar, sous les fenêtres de l'Hôtel du Palais, nous avons fini par passer la barre. Un rayon de soleil trouait le voile des nuages.

Nous nous sommes placés à une dizaine de mètres de la roche. Au-dessus, les cormorans tournoyaient dans le ciel coruscant. L'Océan était illisible : les séries se décalaient sans cesse et variaient en taille. Au bout d'une demi-heure d'efforts, toujours pas la moindre glisse.

Une vague surfable m'a filé sous le nez pour une erreur de placement, une autre faute de souffle, une troisième par appréhension. Quand il est comme ça, l'Océan me fait peur ! Je n'arrive pas à me sentir en phase.

Finalement, je me suis hasardé dans une gauche. À peine lancé dans la pente, j'ai réalisé que j'avais commis une méchante bêtise : parti trop tard et sans vitesse, j'allais déroutiller.

La vague m'a aspiré, gobé puis éjecté. Les secondes ont duré des minutes. En l'air, j'ai eu le temps d'imaginer comment cela allait finir. Je le savais déjà ! C'était évident : j'allais être disloqué, compressé, désarticulé. Le danger était d'embrasser un rocher ou le sable.

Mais, Dieu garde, ça n'arriva pas...

L'impact fut violent. Un peu comme si j'avais plongé dans une piscine vide. Désorienté, je cherchais la surface, la côte, je cherchais la roche percée et les cormorans, je cherchais mes bras et mes jambes qui s'étaient emmêlés en une vrille que j'avais ressentie dans ma colonne vertébrale.

J'ai pensé que j'allais me noyer.

Les vagues sont impitoyables. Il ne faut pas compter sur leur clémence. Quand celle qui s'amusait avec moi relâcha son emprise, j'étais groggy, comme un boxeur saoulé de coups.

J'ai gagné la côte en titubant, rincé, tremblant, chiffonné, gratifiant l'Océan d'un « Merci mec ! J'adore ce que tu fais ! » pascalien.

Hugo se fit à son tour empoigner et tordre par le catcheur polymorphe sous les quolibets des cormorans. Pris dans la zone d'impact, il but la tasse, esquiva une gifle monumentale en plongeant sous les flots... Dans ces moments-là, c'est l'Océan qui donne le tempo de tes respirations et de tes moindres pensées. Tu ne te demandes pas qui est le maître. Tu sais que ce n'est pas toi. C'est une sensation assez particulière qui en rebute plus d'un. Et beaucoup s'arrêtent là...

Moi j'aimais ça, j'aimais la peur, le combat. On n'était pas des hommes domestiques. On était des chasseurs-cueilleurs de vagues.

**H**ugo, Jordi et Xan ont laissé passer plusieurs mois avant de m'avouer leur projet. Je suppose qu'ils m'observaient pour voir ce que j'étais devenu.

C'était un projet de fous qu'ils avaient en tête : surfer Belharra.

– Belharra ?

– Oui.

– Vous êtes malades !

Jordi a haussé les épaules.

– Tu veux venir avec nous ?

– Vous croyez vraiment que je peux surfer Belharra ?

Ils n'ont pas répondu tout de suite. Les côtes disparaissaient derrière une brume diaphane.

À l'évidence, tous les trois pensaient que j'étais largement assez dingue pour accepter.

– Belharra, c'est trop gros pour moi...

Je connaissais la baie. Cette vague légendaire s'écrasait au large des côtes basques deux ou trois fois par an. Je l'avais vue atteindre douze mètres de haut, un jour où mon père et moi ramenions notre voilier au port de St-Jean-de-Luz. Nous naviguions à quatre cents mètres d'elle, mais je l'avais trouvée monumentale. Mon père m'avait raconté que des vagues comme ça emmenaient des bateaux par le fond. Les marins basques l'avaient surnommée Belharra, la colline à l'herbe verte. Le spot pouvait, en cas de forte houle, générer des murs de plus de seize mètres de haut !

– Seize mètres ! Vous vous rendez compte ? Ça fait quatre étages ! C'est de la folie !

– C'est clair, mais tu imagines le bonheur si on en réchappe ? avait répondu Hugo.

Vu comme ça !

– Allez, il faut bien mourir de quelque chose, a dit Xan.

Je me suis senti euphorique et écrasé. Belharra m'avait toujours semblé un horizon impossible, même en rêve. Rien que d'y penser me faisait trembler. Pour autant, je savais déjà que je ne pourrais pas refuser une aventure pareille. Et eux aussi le savaient.

– Tu vas adorer, a dit Jordi.



**H**ugo, Xan, Jordi et moi, formions un joli quatuor !  
Quand nous étions réunis, une magie se dégageait de notre groupe, comme d'une musique qui tourne...

Sur l'eau, Jordi était le meilleur. Ses mouvements nonchalants étaient souples et précis. Il avait l'air lent, mais il allait plus vite que les autres. Au lycée, on l'avait surnommé «Mister Style». Il était sponsorisé par une marque de planches.

Quand on le regardait depuis la plage, on avait l'impression que le surf était à la portée du premier venu et qu'il suffisait d'aller louer une planche au magasin du coin pour s'amuser. Toujours détendu, toujours bien placé, il semblait à peine ramer. Une fois lancé, il devinait instinctivement la trajectoire idéale.

Hors de l'eau, Jordi était un poète : végétarien animiste, bouddhiste certains jours, chaman d'autres, il prétendait communier avec les forces de la nature. Si on s'inquiétait de savoir comment il gagnait sa vie ou ce qu'il ferait plus tard, il rétorquait qu'il préférerait ne pas se poser ce genre de questions. Sur son lit de mort, disait-il, on ne regrette jamais les heures que l'on n'a pas passées au bureau. On ne regrette que l'amour qu'on n'a pas su donner.

Et lui, il en avait donné tellement de l'amour, qu'il était tombé entre les griffes d'une folle qui lui avait fait un enfant dans le dos.

Depuis, Jordi, il était un peu chamboulé. Cet enfant, c'était trop pour lui. Ça le dépassait.

Xan était l'antithèse de Jordi. Il était aussi travailleur et responsable que Jordi était désinvolte et imprévisible. Si Jordi affirmait venir de nulle part – quand il était saoul, il proclamait qu'il descendait des pléiades et qu'il y retournerait à la fin de sa mission – les racines de Xan plongeaient dans la terre basque jusqu'au magma. On pouvait parier sans gros risque que ses lointains ancêtres avaient vécu dans les grottes de Sare, d'Oxocelhaya et Zugarramurdi et qu'il y avait dans le tronc de son arbre généalogique des bergers, des chasseurs de baleines et des contrebandiers. Si Jordi était une pub pour le surf, Xan c'était une pub pour le pays Basque ! Je l'imaginai bien posant devant les cimes, un béret sur la tête, les bras croisés.

Xan était une vraie montagne : un physique tel qu'il n'avait jamais vu sur les terrains de rugby que des maillots à un chiffre. Mais, si son regard était celui d'un taureau de combat des arènes de Pampelune, il avait l'agilité d'un danseur de fandango.

L'histoire était sa passion. Il se plongeait dans les livres quand, en dehors des heures de travail, les conditions n'étaient pas propices. Il avait acquis au fil des années une culture à complexer un agrégé. Il connaissait tout sur tout, Xan. Comme ça, il était capable de te parler des heures durant sur des sujets variés, comme les chemins de fer en France de 1848 à 1914, sur les victoires de Saladin, sur l'histoire du temple de Shaolin, sur les mœurs de la Rome antique selon Juvénal, sur les civilisations précolombiennes, sur les voyages des Polynésiens jusqu'à Hawaï, sur la ruée vers l'or, sur les guerres puniques, sur les peuples du pléistocène... Il savait tout, je le jure.

Les vagues fondaient sur nous, enflant mètre après mètre. Xan s'élança, aussitôt imité par Hugo et Jordi. Ils ramèrent pour se positionner près du point de déferlement.

Encore une fois, bien qu'il ne fût pas le plus rapide à la rame, Jordi nous devança tous. Question de tempo.

Il laissa passer la première vague de la série, le temps d'aiguiser sa concentration.

Il partit sur la seconde, Hugo sur la troisième. Xan prit la cinquième. Il la dévala, campé sur ses jambes, dans une position qui me rappela un autre taureau du surf, le taureau du North Shore, le légendaire Greg Noll.